

La psychanalyse,
l'air de rien

DU MÊME AUTEUR :

Les lois de la parole
érès, 2003

Jacqueline Légaut

La psychanalyse, l'air de rien

Conversation avec Camille

The logo for Éditions érès features a stylized lowercase 'é' with a vertical bar through its center. To the right of this symbol, the word 'éditions' is written vertically in a small font, and the word 'érès' is written in a larger, bold, lowercase font.

Extrait de la publication

Conception de la couverture :
Anne Hébert

Illustration :
Brigitte Gauthier

Je vis dans le département le moins peuplé de France. C'est un pays qui nous entame, nous confronte à un vide fondamental qui ne laisse pas indemne.

Cet espace n'est pas fait pour être rempli, il n'attend rien
et par là nous sollicite tout entier.

On peut se plaindre, fuir, répondre. Mais aussi inventer de nouveaux tracés de notre rapport au monde : laisser émerger une parole inédite, un regard singulier donne valeur essentielle au quotidien.

Ainsi mes photos déplacent des objets ordinaires
vers des dimensions insoupçonnées. Ici, il s'agit de balles de foin
enrubannées de plastique blanc, stockées à l'air libre des saisons.

Cette matière a façonné mon travail photographique durant trois années.
Aujourd'hui, mes images viennent croiser les mots de Jacqueline Légaud.
Au cœur du Rien, l'inattendu veille. (B.G.)

Version PDF © Éditions érès 2012
ME - ISBN PDF : 978-2-7492-2273-8
Première édition © Éditions érès 2007
33 avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse
www.editions-eres.com

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. 01 44 07 47 70, fax 01 46 34 67 19.

Extrait de la publication

Table des matières

Introduction	7
Pourquoi la psychanalyse ?	9
Une question vitale.....	19
Normalisation.....	31
Tentatives autres	43
Topologie	57
La voie du ressentiment	71
Paradoxes	83
Effets de groupe	93
Engagement	101

Introduction

La publication en 2003 des Lois de la parole a été l'occasion de très nombreux échanges avec des lecteurs que ce livre avait interpellé. Ils m'ont donné envie de poursuivre ce dialogue engagé avec Camille, une jeune femme curieuse et désireuse de comprendre ce que permettent effectivement, concrètement, ces Lois de la parole.

Cet ouvrage cherche à montrer plus précisément comment la psychanalyse renouvelle complètement ce que nous entendons par Lois de la parole.

En effet, ces lois consistent en l'ensemble des interdits qui permettent de prendre en compte l'existence d'autrui comme ayant droit de cité au même titre que moi, ce qui comme chacun le sait, ne va pas de soi. Seule cette prise en compte rend la parole possible.

Suivant les époques, ces interdits ont été énoncés de différentes façons : le code d'Hammourabi, les Dix commandements, l'idéal stoïcien... Chacun à sa façon reprend les mêmes interdits en les articulant différemment.

Ce livre tente d'explicitier comment la formalisation analytique, tout en renouvelant radicalement l'énoncé de ces interdits, restaure sa véritable place à la parole et permet du coup d'envisager tout autrement le rapport à autrui.

De là surgissent de nouvelles perspectives, se dévoile tout un champ de possibles jusqu'ici fort peu exploré...

J.L.

Pourquoi la psychanalyse ?

C : Aujourd'hui, alors qu'il existe quantité de thérapies toutes plus prometteuses les unes que les autres, la psychanalyse ne fait-elle pas figure de méthode un peu périmée, voire réactionnaire, quand elle n'est pas carrément en situation de dénoncer systématiquement l'évolution sociale actuelle ? Qu'est-ce qui justifie aujourd'hui de continuer à « pratiquer » la psychanalyse ? Que prétend-elle proposer de si unique au milieu de tout ce que promeuvent les autres thérapies ?

J : Au fond ce que tu me demandes, c'est pourquoi je continue à pratiquer la psychanalyse ?

C : Oui bien sûr.

J : Je ne peux pas parler de la psychanalyse en général, je peux juste essayer d'expliquer pourquoi aujourd'hui cette pratique est essentielle pour moi.

J'insiste là-dessus, parce c'est vraiment important : la psychanalyse n'a pas besoin d'être sauvée, défendue, justifiée, etc., comme s'il s'agissait d'une entité extérieure à moi, et à l'égard de laquelle j'aurais à prendre position, pour ou contre...

Un peu comme une guerre de religions, la mienne étant forcément meilleure que la tienne, etc. Parler de la psychanalyse en général conduit forcément à ce genre de débat, pour ou contre ; or justement – et c'est ce que j'ai pu en saisir – ce qu'enseigne la psychanalyse déplace complètement ce faux débat du pour ou contre, le rend caduc, le déplace en posant la question de savoir ce qui rend cette pratique si essentielle pour moi aujourd'hui.

Qu'est-ce que je lui trouve de si unique ?

C : Oui, c'est cela.

J : Et donc à prendre les choses de cette façon, je suis forcément amenée à parler depuis ce que je suis, en fonction de mon histoire, etc., comme tout le monde d'ailleurs.

C'est un des points essentiels que pose la psychanalyse : ce que je dis est forcément énoncé depuis une certaine place subjective et ne peut être totalement objectif.

Par exemple ta question : « À quoi sert la psychanalyse aujourd'hui ? Qu'est-ce qui te fait persévérer dans des vieilleries pareilles ? » Cette question n'est évidemment pas neutre et vise pour

le moins à me faire réagir. Pourquoi ? C'est toi qui le sais.

C : Disons que c'est une question que l'on pose de plus en plus souvent et à laquelle je ne sais pas répondre de façon convaincante pour moi-même.

J : Il me semble que c'est lié au fait que ta question invite à avoir une opinion sur l'intérêt que présente la psychanalyse ; et bien sûr, comme toutes les opinions, pourquoi pas celle-ci plutôt que celle-là ? – à supposer qu'il y en ait une bonne... Par contre, si tu me demandes pourquoi je continue à pratiquer la psychanalyse, là je suis en mesure de te dire un certain nombre de choses dont je peux témoigner et qui me sont essentielles.

Cela veut dire que si je me mets à t'en parler, ce ne sera pas pour chercher ton approbation, ton accord, mais plutôt pour te prendre à témoin, te dire : « Pour moi, aujourd'hui, ici, c'est comme cela que je suis en mesure de t'en parler. » Ça ne veut pas dire que c'est sans appel et qu'il n'y a rien à discuter, mais il est bien clair que je ne suis pas libre de décider de cette formulation ; je parle forcément à partir de là où j'en suis, à partir de ce que je parviens à assumer de mon rapport à la parole, du prix que je lui donne, de ce en quoi tout cela me transforme.

C : Peux-tu être un peu plus explicite ?

J : Oui, bien sûr. Lorsque je te dis que mon souci n'est certainement pas de sauver la psychanalyse, et que je n'ai nulle intention de partir en croisade pour cela, peut-être es-tu surprise de m'entendre parler ainsi.

C : Disons que c'est un peu étonnant à première vue.

J : La pratique de l'analyse est pour moi indissociable de la possibilité de parler, et c'est à ce titre, et uniquement à ce titre, que j'y suis engagée. Parce qu'après tout, rien n'oblige à rester psychanalyste toute sa vie, on peut parfaitement envisager de faire autre chose, évidemment.

C : Peux-tu expliquer comment, selon toi, l'analyse, ou du moins sa pratique, serait indissociablement liée à la possibilité de parler ?

J : Je ne sais pas si tu te souviens, lorsque nous échangeons au sujet des Lois de la parole, j'ai eu l'occasion de t'expliquer en quoi le fait de parler nous expose automatiquement à un manque, un vide, et comment plus ce que nous cherchons à dire nous importe, plus nous nous confrontons à cette impossibilité de dire exactement ce que nous voudrions... C'est en cela que la parole nous entame : c'est parce que je ne parviens pas à tout dire qu'il me faut encore essayer de dire, pour

constater à nouveau cette impossibilité, qui à nouveau m'amènera à tenter de redire mieux, etc.

C : Oui, je me souviens.

J : Disons que la formalisation analytique est la seule, à ma connaissance, qui ménage explicitement la place du vide, du Rien, et qui non seulement la ménage, mais en fait son élément central, pivot, essentiel. Elle est la seule à maintenir cette porte ouverte sur le Rien, à lui accorder une place première. Au lieu de déplorer ce vide auquel nous confronte notre parole, elle pose les choses tout autrement en disant : « C'est cet impossible, ce vide, ce rien qui nous permet de parler, qui rend la parole possible », un peu comme un prix à payer, une sorte de péage dont nous devons nous acquitter chaque fois que nous empruntons la voie de la parole.

La théorisation analytique est la seule qui ait l'audace de dire que c'est grâce à cet impossible, à ce Rien auquel nous sommes confrontés, que nous pouvons parler et ainsi éventuellement rencontrer autrui.

C : En quoi cela est-il si audacieux ?

J : C'est extraordinairement audacieux et à plus d'un titre.

Tout d'abord, si nous admettons que la parole nous expose automatiquement à un vide, de façon

quasi physiologique, du même coup nous n'avons plus lieu d'en faire la conséquence de notre imperfection et de notre insuffisance, comme nous y invite n'importe quel discours religieux.

C'est déjà un premier point capital : au lieu de nous inviter à perpétuer cette culpabilité engendrée par notre insuffisance, cette inaptitude à dire, nous sommes conviés à l'envisager comme le prix à payer pour parler.

Parler nous entame définitivement, qui que nous soyons.

Le corollaire de cette affaire est que nous ne pouvons désormais plus rendre qui que ce soit responsable de cet état de chose : c'est comme ça, personne ne m'a rien pris, ça n'aurait pas pu être autrement, même si j'avais eu d'autres parents, une autre histoire, etc.

Enfin, autre conséquence jusqu'ici restée largement inexplorée, cette façon dont la psychanalyse prend en compte ce Rien nous engage à cesser de nous lamenter sur notre sort de créatures vouées à l'incomplétude, et au contraire à essayer d'en faire quelque chose.

La psychanalyse nous convie à faire de cette incomplétude notre bien le plus précieux, notre chance, notre « carburant », pour prendre un mot qui nous parle aujourd'hui...

C : N'y a-t-il pas quelque chose de forcé dans ton propos, une sorte d'optimisme à tout prix ?

J : Mais je n'ai pas du tout l'impression de tenir un discours optimiste ; j'essaie de te faire entendre l'audace et la nouveauté de ces perspectives, c'est du jamais vu, jamais entendu. Pourtant, le moins que l'on puisse dire, c'est que cela n'attire pas.

C : Pourquoi selon toi ?

J : Sans doute est-il plus facile de se considérer comme incapable ou comme victime des agissements d'autrui, même si ce n'est pas forcément très agréable, mais au moins, on connaît bien, le sentier est parfaitement balisé. Et se considérer comme insuffisant implique nécessairement d'inscrire cette insuffisance au regard de l'attente de quelqu'un, d'une norme : on revient là tout de suite au dispositif religieux le plus ordinaire.

Or, mettre en place centrale ce vide, ce Rien ou ce Réel comme le nomme Lacan, ouvre une perspective qui n'a plus rien à voir avec le religieux, en tant qu'il suppose que quelqu'un attend quelque chose de précis de nous.

Cela éclaire comment nous avons de toute pièce inventé la figure divine et son attente au regard de notre insuffisance, de notre manque. Cette invention a été en quelque sorte une façon de « bricoler » quelque chose à partir de ce Rien, ce

vide, une sorte de solution qui a fort bien fonctionné pendant longtemps.

Aujourd'hui, alors que nous sommes confrontés à des questions aussi radicales que, par exemple, le changement climatique pour lequel la responsabilité humaine est très sérieusement démontrée, il n'est pas certain que le dispositif religieux soit le plus à même de répondre aux enjeux gigantesques que cela implique.

C : Comment cela ?

J : Je veux dire qu'il paraît difficilement acceptable d'envisager que le remède va venir du ciel et qu'il nous suffit d'attendre.

D'autre part, l'exemple de cet enjeu climatique nous rend désormais très sensibles au fait que nous sommes tous embarqués dans la même galère, quels que soient nos religions, notre couleur de peau, notre niveau de vie, etc.

C : Mais quel rapport avec ce qu'enseigne la psychanalyse ?

J : Justement ceci, à savoir qu'en tant que « parlêtres », nous sommes tous logés à la même enseigne, c'est-à-dire confrontés à ce vide. Et que donc, plutôt que d'éternellement guerroyer à rendre autrui responsable de cet état des choses, cela nous permet de dire qu'il est possible d'envisager les choses autrement.

Rien ne nous oblige à perpétuer des dispositifs qui s'avèrent complètement mortifères.

C : Mais alors pourquoi ne changeons-nous pas ?

J : Cela nous permet de moins donner prise à l'angoisse.

C : Pourquoi ?

J : Si je ne peux plus accuser les autres d'être responsables de ce qui ne va pas, cela devient carrément angoissant, c'est l'inconnu... Pour ma part, je trouve que de se mettre au travail est une bonne façon de ne pas se laisser envahir par l'angoisse, en essayant de prendre de nouveaux chemins dans nos relations avec autrui, de ne pas rendre autrui ou soi-même systématiquement responsable de ce qui ne va pas.

Si tu y réfléchis bien, tu remarqueras que nous passons un temps considérable à chercher « les responsables », qu'il s'agisse d'un conflit politique, d'un litige familial, etc. C'est comme si nous ne savions pas raisonner autrement qu'en cherchant Le coupable, quitte à ce que ce soit nous.

Ce n'est même pas que ce soit faux, parce que des coupables il y en a, évidemment, mais cela nous fait perdre de vue qu'en tout premier lieu, ce que nous ne supportons pas, c'est cette incomplétude à laquelle nous confronte le fait de parler, un peu

comme si « ça n'arrivait qu'à moi » et pas aux autres, ou moins.

C : Tu sembles dire que le fait de parler nous confronte à une limite, ou une limitation incontournable, que nous passons notre temps à essayer de biaiser par tous les moyens.

J : Tout à fait et ce que tu dis là me fait revenir à ce problème de changement climatique que j'évoquais il y a un instant. Ce qui est remarquable au regard de ce problème est le constat suivant : alors qu'en temps habituel nous avons l'habitude d'entendre les scientifiques chercher à repousser sans cesse les limites de l'impossible, dans quelque domaine que ce soit, ce sont les mêmes scientifiques qui tirent la sonnette d'alarme en disant : « On ne peut pas continuer comme cela, on va dans le mur. »

C : Mais quel rapport avec la limite qu'introduit le fait de parler ?

J : Justement, c'est tout à fait en relation. Je m'en expliquerai, mais déjà j'aimerais que tu puisses entrevoir comment ce qu'enseigne la psychanalyse n'est pas une affaire réservée aux spécialistes. Elle met en cause des enjeux qui nous concernent absolument tous, non pas au titre d'une bonne façon d'envisager les choses, mais plutôt comme une invitation à essayer de s'y prendre autrement.

Une question vitale

C : Tu parlais hier de la psychanalyse comme nous permettant d'envisager de nous y prendre autrement.

J : Oui, et ce qui fait tout le prix de ces perspectives neuves, c'est que non seulement c'est extrêmement précieux de savoir qu'il existe d'autres chemins, même s'ils n'ont été que fort peu essayés, mais en outre ce possible auquel nous convie la formalisation psychanalytique se manifeste à un moment où il est urgent, vital pour nous tous d'envisager d'autres rapports au monde.

Ce caractère vital ne s'est jamais manifesté sur un mode aussi mondialement collectif qu'aujourd'hui ; je pense aux changements climatiques, à la question des ressources en énergie, en eau potable, à la pollution, etc.

Tu me demandais hier quelle relation je faisais entre cette limite à laquelle nous confronte notre condition de « parlêtre » en nous exposant intimement à ce vide, et les limites géopolitiques auxquelles, en tant qu'habitants de la planète, nous sommes confrontés.

C : Oui, tout à fait ; je ne vois pas comment tu fais le lien.

J : Il est intéressant que tu me poses cette question ; cela va me donner l'occasion de te montrer en quoi cette affaire n'est pas désuète et réservée à une élite ou à des spécialistes, mais touche à des enjeux fondamentaux qui sont strictement le lot de tout un chacun, sans exception.

Lorsqu'on écoute les spécialistes des questions climatiques, de la pollution, des ressources en énergie – et ici je fais allusion aux remarquables forum sur le Développement durable organisés par la revue *Passages* et animés par Émile Malet –, ils aboutissent tous sans exception à ce constat : si l'on veut pouvoir traiter sérieusement ces questions, il est impératif de renouveler complètement le mode de relation entre les pays et plus particulièrement entre pays riches et pays pauvres, sinon aucune amélioration ne pourra avoir lieu.

On aboutit donc à ce constat qu'il est urgent de nouer des relations d'un autre style entre nations. Cela n'a strictement rien à voir avec des

vues généreuses, moralisatrices ou tout ce que tu voudras, c'est une nécessité vitale.

Cet aspect des choses se dégage beaucoup plus nettement aujourd'hui où nous sommes quasiment au pied du mur.

C'est justement ce caractère vital qui m'autorise à dire que c'est du même ordre que cette limite à laquelle nous introduit le fait de parler, qui comporte exactement la même dimension cruciale, dans la mesure où sans elle, nous ne pouvons plus parler, au sens de s'engager dans une parole et donc dans une relation qui fasse place à autrui.

C : Mais pourquoi cet engagement dans la parole est-il si vital selon toi ?

J : C'est la seule façon de ne pas devenir la proie de toutes ces pulsions suicidaires et de cette sauvagerie que nous voyons à l'œuvre absolument partout et qui rendent l'atmosphère totalement irrespirable.

Lorsque je t'entretenais de ces fameuses Lois de la parole – tu te souviens ? –, c'est cela que j'essayais de te dire. Le respect des Lois de la parole ce n'est pas une vue de l'esprit qui voudrait que l'on se conduise bien. Cela n'a rien à voir, et j'ai eu largement l'occasion de me rendre compte que ce que j'en disais pouvait prêter à confusion et donner à penser qu'il s'agissait d'une invitation à faire le Bien. Ce n'est évidemment pas ce que j'ai voulu dire.